

Thomas Lynn M., *Beneath the Surface: A Transnational History of Skin Lighteners*, Durham, Duke University Press, 2020, 352 p.

Elisa Prosperetti

Traduction de l'anglais par Claire Nicolas

Citer cet article : Prosperetti Elisa (2021), « Lynn M. Thomas - *Beneath the Surface: A Transnational History of Skin Lighteners* », *Revue d'Histoire Contemporaine de l'Afrique*, en ligne.

URL : <https://oap.unige.ch/journals/rhca/view/crprosperetti>

Mise en ligne : 7 octobre 2021

DOI : <https://doi.org/10.14428/rhca.e564>

On ne devrait pas juger un livre à sa couverture. Il est toutefois possible de déroger à cette règle d'or pour *Beneath the Surface* de Lynn Thomas. L'intérieur d'un salon de coiffure, dégageant une atmosphère de vernis à ongle rubis, de posters glamours, de peaux claires et de tresses étroitement serrées – extraits du court métrage réalisé par Ng'endo Mukii en 2012, *Yellow Fever* – nous saute aux yeux dans une interrogation limpide : la beauté est un sujet d'enquête sérieux pour la recherche en histoire. Et l'éclaircissement de la peau, une des pratiques cosmétiques les plus controversées, est peut-être le plus sérieux de ces sujets.

Thomas reconstitue ce qu'elle appelle une « histoire stratifiée »¹ de l'éclaircissement de la peau en Afrique du Sud². Si l'ouvrage dépasse les frontières sud-africaines, faisant notamment des incursions aux États-Unis et au Kenya, la question-clé qui sous-tend le travail de Thomas est de comprendre pourquoi et comment l'éclaircissement de la peau émerge comme pratique populaire parmi les femmes noires sud-africaines. Elle répond qu'il s'agit d'une puissante « technologie de visibilité »³ dans le contexte sud-africain, alors que des « distinctions infimes dans l'apparence physique [peuvent] ouvrir ou verrouiller des opportunités sociales »⁴ (p. 46). Pour être claire, la pratique relève rarement du « passing », du fait de traverser les catégories raciales sud-africaines. Son effet est plus subtil, comme le démontre Thomas. Les femmes réalisent que l'usage de produits d'éclaircissement de la peau permet d'évoquer un idéal racialisé de respectabilité aux conséquences matérielles directes. Toutefois, alors que les premiers produits expressément commercialisés pour les femmes noires sud-africaines apparaissent, les crèmes éclaircissantes les rendent aussi « visibles » aux yeux d'un système de consommation capitaliste émergent. C'est précisément ce paradoxe

¹ « layered history »

² Lynn Thomas distingue deux types d'éclaircissement : « brightening » qui permet de rendre la peau plus brillante et « lightening » qui concerne la pigmentation.

³ « technology of visibility »

⁴ « minute distinctions in physical appearance could open or foreclose social opportunities »



que Thomas entend explorer : l'éclaircissement de la peau est une « technologie de visibilité » à la fois du point de vue de la soif de mobilité socio-économique et du point de vue de l'exploitation commerciale ; relevant tout autant de l'agentivité que de l'oppression. Thomas analyse cette stratification en examinant l'importance des apparences extérieures et des significations multiples qu'elles masquent difficilement (p. 6).

Seule une historienne du calibre de Lynn Thomas pouvait faire justice à cet entrelacement d'intrigues, sans sacrifier les fils des parcours individuels. Le livre s'ouvre en situant les origines précoloniales de l'éclaircissement de la peau, alors pratiqué aussi bien par les autochtones que la population coloniale européenne. Suivant l'abolition de l'esclavage dans les colonies britanniques (1833-34), les élites coloniales utilisent la couleur de la peau comme marqueur de distinction sociale, induisant une racialisation des pratiques d'éclaircissement de la peau. Les missions scolaires et l'expérience du service domestique deviennent alors des espaces de diffusion d'une idéologie associant respectabilité et teint clair. Dans le deuxième chapitre, dont une version a été publiée dans le *Journal of African History* en 2006, Thomas montre comment, dans les années 1920-30, les « filles modernes »⁵ utilisent des produits d'éclaircissement de la peau pour mettre en valeur leurs visages et le haut de leurs corps pour des photographies envoyées dans le cadre des concours de beauté du journal *Bantu World*. Ce faisant, elles entrent directement en conflit avec la manière dont l'imagerie coloniale sexualise les corps des femmes noires. Et, dans le même temps, elles s'attirent les foudres de certains hommes de la classe moyenne noire, tels que le rédacteur R. R. Dhlomo, qui écrit ainsi que ces pratiques indécentes sont la marque d'une « honte raciale »⁶ (p. 74). Thomas continue d'explorer ce thème dans les chapitres suivants : bon nombre d'hommes noirs sud-africains méprisent les conséquences matérielles et tangibles permises par l'éclaircissement de la peau pour les femmes noires. À l'intersection de la race, de la classe et du genre, l'éclaircissement de la peau est fortement controversé.

Le troisième chapitre détaille la manière dont, à partir des années 1930, des pharmaciens sud-africains blancs commencent à commercialiser des produits éclaircissants pour les femmes noires. Ils s'inspirent du succès de ce type de produits auprès des femmes afro-américaines, s'appuient sur des techniques de marketing états-uniennes, sont encouragés par les prix élevés des produits d'importation et protégés par le gouvernement sud-africain. Pourtant, il faut « l'élaboration de la législation de l'apartheid » suivant l'élection du National Party en 1948 pour que le « boom des produits éclaircissants »⁷ explose véritablement (p. 98). Le quatrième chapitre explore la manière dont de nouveaux médias destinés à une audience africaine, comme les magazines *Zonk!* ou *Drum* stimulent le marketing et la consommation de ces produits, en sponsorisant des concours de beauté. À l'aune de son argumentaire attentif et complexe, Thomas souligne alors combien ces concours « interro[gent] tout en revivifiant l'ordre racial qui cherchait à nier la beauté noire »⁸ (p. 135).

⁵ « modern girls »

⁶ « racial shame »

⁷ « the elaboration of apartheid rule » et « skin lightener boom »

⁸ « both challenged and breathed new life into racial orders that sought to deny black beauty »

Bien sûr, les critiques de l'éclaircissement de la peau sont toujours présentes, mais ce n'est que bien plus tard qu'elles incluent des préoccupations médicales concernant la composition des produits. Le cinquième chapitre interroge ces critiques émergentes. En 1939, la United States' Food and Drug Administration (FDA) publie des directives décourageant l'usage du mercure, mais ce n'est qu'en 1973 que la FDA interdit véritablement les produits d'éclaircissement de la peau à base de celui-ci. Dans la foulée, le gouvernement sud-africain suit « le mouvement de la FDA »⁹ (p. 183), ce qui se traduit dans les années 1970 par une montée en puissance des produits à base d'hydroquinone vis-à-vis de leurs concurrents au mercure¹⁰. Pendant ce temps, des critiques parallèles prennent de l'ampleur. Des nationalistes africains, des militants des droits civiques et des activistes du Black Power s'opposent à l'éclaircissement de la peau dans le cadre du militantisme antiraciste. Toutefois, dans le sixième chapitre, Thomas conclut en pointant que ces « condamnations » jumelles de la pratique – que ce soit dans le cadre de la lutte antiraciste ou de la santé publique – [restent] remarquablement hermétiques »¹¹ (p. 189). Cette observation tranchante est d'autant plus surprenante que l'auteur nous rappelle que la South African Student Organization dirigée par Steve Biko, force intellectuelle du Black Consciousness Movement est, précisément une organisation d'étudiants en *médecine*. Ce n'est que dans les années 1980 que les critiques politiques et médicales fusionnent. Une nouvelle génération d'activistes anti-apartheid se met à pointer les conséquences négatives de ces crèmes sur les esprits et les corps. En 1990, le gouvernement sud-africain interdit l'éclaircissement de la peau dans son ensemble. Mais en dépit de ces nouvelles réglementations, la pratique continue de prospérer en Afrique du Sud (comme le met en avant le court-métrage *Yellow Fever*) et ailleurs ; l'ensemble du globe contribuant à faire fructifier ce marché estimé à plus de 30 milliards de dollars (p. 1).

Le triomphe de *Beneath the Surface* est avant tout méthodologique, plus qu'historiographique, pour autant que l'on puisse distinguer ces deux dimensions. Thomas parvient à croiser une variété d'approches historiques, telles que l'histoire des émotions, du capitalisme de consommation, de la médecine, de la technologie ou les théories critiques de la race et du genre. Son questionnement s'inspire de travaux précurseurs importants – comme le classique de Timothy Burke, *Lifebuoy Men, Lux Women: Commodification, Consumption and Cleanliness* paru en 1996 – mais la réponse de Thomas s'inscrit à l'échelle globale, ce qui n'aurait pas été possible il y a un quart de siècle. L'espace analytique de l'ouvrage est structuré par les circulations des personnes, des idées, des objets et de leurs archives – et non par les frontières territoriales du cadre métropole-colonie. Aussi, la millionnaire afro-américaine, Madame C. J. Walker, et un quotidien de Johannesburg, *Bantu World*, partagent un même paragraphe (p. 73). Et si les médias sud-africains constituent la principale, voire la plus stimulante, de ses sources, Thomas associe sans efforts les réglementations de la FDA ou des archives médicales à son analyse, sans alourdir sa prose captivante. Agrémenté de magnifiques reproductions de publicités issues de journaux sud-

⁹ « followed the lead of the FDA »

¹⁰ En un coup de théâtre postcolonial, des années après, les propriétaires de la marque Twins Products – commercialisant des produits à base d'hydroquinone et bénéficiant de l'interdiction du mercure – participèrent à financer le Johannesburg's Apartheid Museum (p. 221).

¹¹ « condemnations » et « remained strikingly distinct ».

africains, *Beneath the Surface* est certain d'attirer une large audience et de facilement (et à juste titre) trouver sa place dans un syllabus.

L'ouvrage évite de s'engager dans une revue de la littérature dense ou dans une discussion théorique approfondie. Sa contribution historiographique relève plutôt d'un canevas pour de nouvelles pistes historiographiques. En prenant au sérieux la pratique généralisée de l'éclaircissement de la peau, qui a longtemps été ignorée, évitée, voire rejetée, Thomas donne à voir une « histoire stratifiée » de la race, de la respectabilité et de l'estime personnelle en Afrique du Sud. Le résultat, *Beneath the Surface*, est une histoire profondément sociale d'un produit particulièrement contesté.

Elisa Prosperetti
Mount Holyoke College (USA)

Bibliography

BURKE Timothy (1996), *Lifebuoy Men, Lux Women: Commodification, Consumption and Cleanliness*, Durham, Duke University Press.

THOMAS, Lynn M. (2006), « The Modern Girl and Racial Respectability in 1930s South Africa », *The Journal of African History*, 47, n°3, p. 461–90.